

« A l' écoute

des

autres... »

Ce matin-là, l'église de Chestingtown était noire de monde et pourtant l'on n'entendait aucun bruit, aucun murmure, pas même la toux de quelque être présent. Tony n'était plus. Il s'était suicidé.

Tony était un adolescent à l'orée de ses dix-huit ans. Il était peu connu dans son lycée, ne pratiquant aucun sport collectif, ne participant à aucune des activités mises en place par un Conseil lycéen, délaissant chaque soirée entre jeunes gens de son âge. Même aux yeux de ses professeurs, il était terne, insipide, ne s'illustrant ni par ses connaissances, ni par la médiocrité, ni même par une tendance au chahut ou à la contestation. A la fin des cours, il quittait sa place comme il s'y était installé au début de la journée et ne saluait que brièvement l'un ou l'autre de ses voisins de table. Même les filles de la classe ne bénéficiaient de davantage d'égards de la part de Tony. Certaines le trouvaient taciturne et s'en détournaient, d'autres le regardaient avec une certaine commisération et ne comprenaient guère qu'il ne participât que rarement aux plaisanteries plus ou moins déplacées au sein de la classe. L'une des lycéennes, néanmoins, s'était intéressée à lui et l'on eût cru que Tony allait s'amouracher d'elle, mais son manque d'humour, ses paroles maladroitement, ses sautes d'humeur, ses sempiternelles lamentations lorsqu'il disait qu'il était un raté, découragèrent Rosanne, cette jeune fille, et Tony ne manifesta ni déception apparente, ni, à plus forte raison, quelque supposé désespoir. Son mutisme reprit le dessus et Rosanne pensa qu'il n'avait guère de sentiments pour elle, pas plus que pour les autres lycéennes de l'établissement.

Le soir, alors qu'il était souvent seul en raison des activités de ses parents, il passait des heures sur sa console et il en oubliait même de réchauffer au micro-ondes le repas que sa mère lui avait préparé avant qu'elle ne se rende à son travail de nuit. Chaque midi, il mangeait à la cantine du lycée si bien que les repas pris en famille étaient plutôt rares.

Curieusement peut-être, l'église était remplie alors que peu de lycéens avaient été de véritables copains pour Tony, que ses parents avaient délaissé au fil des années de nombreux proches ou amis car leurs emplois respectifs accaparaient leurs jours et leurs soirs. Mais, comment les uns ou les autres auraient-ils pu faire autrement que de se rendre aux obsèques du jeune homme, pensant alors que leur présence était obligatoire, décente même. Nul ne parlait pendant la cérémonie et les paroissiens qui géraient l'office, en l'absence habituelle du prêtre, n'évoquèrent Tony que de façon succincte, ne l'ayant guère connu, et ayant à peine osé questionner ses parents terrassés par ce deuil qui les interrogeait avec une indicible cruauté. La mère et le père de Tony se posaient les mêmes questions mais n'osaient se les formuler et se regardaient sans un mot.

Lorsque, pour la dernière fois, Madame Brunley, sa mère, avait quitté Tony vers dix-neuf heures tandis que son époux prenait sa douche car lui aussi allait s'absenter, elle avait dit à son fils en l'embrassant comme à l'ordinaire :

- « Mon chou, je te quitte. Ton père va bientôt partir, pense donc à ton souper, tu as une pizza à réchauffer. A demain !
-Oui...A demain... ».

Madame Brunley se remémorait cet instant et il lui semblait entendre encore Tony soupirer en lui disant « A demain ». Ce n'était guère la première fois qu'il se résignait ainsi lorsqu'elle partait au travail, le soir, mais désormais le visage attristé de son fils lui

revenait, la hantait.

Le père était en proie aux mêmes questions. Ce soir-là, Tony, comme il le fit très souvent depuis son plus jeune âge, avait demandé à son père s'il passerait la soirée à la maison, auprès de lui. Monsieur Brunley lui avait rappelé alors qu'il devait assister à une réunion. Tony avait réitéré sa demande mais son insistance n'avait trouvé pour réponse, comme cela se reproduisait à chaque fois, depuis des années, que ces quelques mots de son père :

- « Tu sais bien que ce n'est pas possible, à ton âge, tu dois le comprendre quand même..»

Cette fois, Tony avait réagi plus violemment que d'ordinaire et dans ses yeux la colère et la souffrance s'étaient affrontées pour convaincre le père de rester à la maison. Tony avait supplié son père en lui disant qu'il pouvait pour une fois éviter de se rendre à cette réunion. Son père, oubliant probablement l'âge de son fils, lui répondit alors comme si celui-ci avait encore six ou sept ans :

- « Non! Faut-il te le dire deux fois ?»

Tony claqua la porte du salon et monta dans sa chambre.

Monsieur Brunley entendit alors le klaxon de la voiture de sa collègue qui venait l'emmener pour se rendre à leur réunion. Il cria un au revoir à son fils mais il ne perçut aucune réponse. Le croyant vraiment fâché, il rejoignit sa collègue et la voiture démarra. Monsieur Brunley n'entendait pas les paroissiens composant la chorale entamant un traditionnel cantique mortuaire. Il retrouvait chaque détail de ces derniers instants passés auprès de son fils.

Le douloureux cortège des assistants au moment des condoléances se forma entre les travées et fut insupportable pour ces deux parents. Une dame s'approcha de Monsieur Brunley et lui murmura :

- « Sincères condoléances...Docteur !»

Cette dame avait été l'une des patientes du Docteur Brunley dans son service de psychiatrie. Ce médecin avait été à l'écoute des heures durant de ses patientes ou patients mais il n'avait pas consacré la même attention au désarroi de son fils qui n'avait pu trouver une écoute compensatrice auprès de sa mère, infirmière en cardiologie, toute entière, elle aussi, à ses malades.